

moins unis par cette sympathie qui résiste à tous les événements.

« Il m'eût été bien doux d'apprendre la naissance du roi de Rome par vous, sire, et non par le bruit du canon de la ville d'Evreux ; mais je sais qu'avant tout, Votre Majesté se dedit aux corps de l'Etat, à sa famille, et surtout à l'heureuse princesse qui vient de réaliser ses plus chères espérances : elle ne peut vous être plus tendrement dévouée que moi ; mais elle a pu davantage pour votre bonheur, en assurant ce-mais elle a pu davantage pour votre bonheur, en assurant ce-mais elle a pu davantage pour votre bonheur, en assurant ce-

« Eugène et Hortense, mes enfants, m'écriront pour me faire part de leur joie ; mais c'est de vous, sire, que je veux savoir si votre enfant est fort, s'il vous ressemble, s'il me sera un jour permis de l'embrasser ; enfin, c'est une confiance en-tière que j'attends de Votre Majesté, et sur laquelle je crois avoir le droit de compter, en raison de l'attachement sans bornes que je lui conserve et lui conserverai tant que je vivrai.

« JOSÉPHINE. »

Napoléon lui répondit sur-le-champ. Un de ses pages prit à franc étrier pour Navarre, et remit à Joséphine la lettre de l'empereur, conçue en termes dont la simplicité et le lacer-nisme sont remarquables. La voici :

« Ma bonne amie, je reçois ta lettre, je te remercie. Mon fils est gros et bien portant. J'espère qu'il viendra à bien. Tu a ma poitrine, ma bouche et mes yeux. Tu le verras. Je suis toujours très-content d'Eugène. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Aux Tuileries, 22 mars 1811.

« NAPOLÉON. »

Le même jour, dans l'après-midi, une troupe nombreuse, composée des charbonniers et des forts de la halle de Paris, arriva dans la cour des Tuileries, bouquets en main, musique en tête, en poussant des vivats et des cris de joie. L'empereur se mit à la fenêtre et les acclamations redoublèrent. Une députation de ces braves gens fut admise dans la galerie de Diane. Napoléon la reçut, et accueillit le compliment que le chef de la troupe lui débita au nom de leurs corporations. La visite achevée, comme Napoléon allait passer dans un autre salon :

— A propos, M. le comte d'Arberg, dit-il en souriant au chambellan de service qui avait introduit cette députation, j'espère que vous ferez rafraîchir tous ces gaillards-là ? Lorsqu'on fait crier les gens de façon à les enrouer, c'est bien le moins qu'on les désaltère !

— Sire, répondit M. de Talleyrand, M. d'Arberg aurait fort à faire, car ces messieurs sont nombreux.

— Sire, ajouta le chambellan en s'inclinant, je puis assurer à Votre Majesté que je n'ai pas eu besoin de stimuler leur enthousiasme : c'est de bonne volonté et de grand cœur qu'ils ont manifesté leur amour pour Votre Majesté.

— Alors, raison de plus, répliqua Napoléon ; c'est du vin de Champagne qu'il faut leur donner pour boire à la santé de mon fils, à celle de ma femme et de la France.

— Sire, ces honnêtes gens vont vider les caves du palais, objecta M. de Talleyrand.

— Tant mieux ! reprit Napoléon, cela fera aller le commerce, et les marchands de vin de Champagne feront des vœux pour que l'impératrice me donne beaucoup d'enfants.

Les intentions de l'empereur furent parfaitement exécutées. Les charbonniers et les forts de la halle, auxquels s'étaient joints quelques surveillants du jardin et la plupart des hom-

mes de peine du château, vidèrent plus de trois cents bouteilles de champagne dans la galerie à jour du rez-de-chaussée, qui a vue sur le jardin, où, par les soins d'un préfet du palais, des tables avaient été dressées comme par enchantement. En entendant de son cabinet les toasts bruyants portés au nouveau-né, Napoléon souriait de bonheur et se frottait les mains.

— Cela va bien ! répétait-il gaiement.

A cette joie du peuple, des courtisans et du maître, les poètes prirent bientôt leur part. Millevoye, Michaud, le jeune Casimir Delavigne, Plis, Désaugiers, etc., ornèrent la couronne du roi de Rome de beaucoup de fleurs de rhétorique. Triste fatalité ! Les vers des poètes porteraient-ils malheur à ceux qui naissent sous les lambris d'un palais ? Quels enfants furent plus chantés que le Dauphin, fils de Louis XVI ? que le premier-né de la reine Hortense ? que le fils du grand homme ? enfin que le duc de Bordeaux ?... Eh bien ! que sont-ils devenus ? qu'est devenu le roi de Rome, à qui de si belles destinées étaient promises ? Relégué dans le palais de Schœnbrunn, éloigné de sa mère, séparé pour toujours de son père, il quitta avec joie une existence sans passé comme sans avenir. Une couronne de cyprès est la seule couronne restée sur sa tête ! Que Dieu préserve donc les enfants de rois des couplets des poètes, des harangues des corps municipaux et des manifestations bruyantes d'une armée ; car, pour eux, ces explosions d'allégresse officielle sont presque toujours de funestes augures. Heureux ceux qui, en venant au monde, ne reçoivent pour hommage que les caresses d'une mère, et dont le berceau n'est entouré que des affections de la famille !

Cinq mois plus tard, le 15 août, cent un coups de canon tirés par les invalides annonçaient la fête de l'empereur. Dans l'intérieur du jardin des Tuileries, près de la grille du pavillon de Flore, un soldat allait et venait l'arme au bras selon sa consigne, lorsqu'un spectacle tout nouveau captura son attention.

Sur la terrasse du bord de l'eau, dans une calèche attelée de deux mérinos, se promenait un bel enfant, qui se lassait bientôt de cet exercice. Une femme empressée le prit soudain sur ses bras, et, pour rentrer au palais, passa devant le factionnaire. Le soldat avait compris que l'enfant était le roi de Rome. Il s'arrêta avec respect, et présenta les armes. L'enfant, que le bruit du fusil étonna, tendit comme par instinct ses petits bras à la sentinelle.

A l'aspect du fils de l'empereur, la figure du vieux soldat avait tressailli d'émotion ; et, en voyant l'enfant sourire, il sentit des larmes de bonheur couler le long de ses joues cicatrisées. Il pleurait, mais il ne bougeait pas, car le devoir et le respect le tenaient comme cloué dans la position qu'il avait prise.

La foule se réunit bientôt autour de lui, pour contempler, elle aussi, l'enfant impérial. Tout à coup les regards se dirigèrent vers une fenêtre du palais qui vient de s'ouvrir... Le cri de vive l'empereur ! retentit parmi le peuple. C'était Napoléon qui paraissait à la croisée. Son premier regard se porta sur l'enfant, puis sur le factionnaire, qui, en face de l'innocente créature, regardait du coin de l'œil le père, qui souriait à ce tableau.

Alors une voix se fit entendre qui interrompit la consigne obligée : *Embrasse-le donc !*... C'était la voix de l'empereur, qui, dans ce soldat, voyait toute l'armée, et peut-être toute la France. Alors, le fusil vola au loin sur le sable ; le factionnaire saisit l'enfant et le montra fièrement au peuple ; puis, le couvrant de baisers et de larmes, on l'entendit sangloter de joie... A cette vue, la foule ayant applaudi avec enthousiasme, Napoléon se mit à applaudir aussi.

( A CONTINUER. )